

Poisson

Alice ressemblait aux boutures de sa mère. Elle se reconnaissait dans leurs radicelles baignant dans l'eau jaunâtre contenue dans le fond découpé d'une bouteille en plastique. Elle stagnait, hors-sol. Elle ne voyait, de toute façon, pas l'intérêt de s'ancrer dans sa nouvelle vie ni de poursuivre sa puberté. Les premières douleurs de poitrine avaient coïncidé avec le déménagement. Elle s'était inquiétée et en avait parlé à Cécile, sa mère. Celle-ci avait trouvé formidable que sa fille devienne une femme et Alice avait senti sa gorge se serrer, comme si la porte de l'enfance se refermait de l'intérieur.

Cécile était un bloc d'enthousiasme inoxydable. Elle avait même conclu que son divorce - et le déménagement qui en découlait - était une opportunité extraordinaire pour elle et sa fille aînée. De ses débordements exclamatifs, Alice avait retenu qu'elles habiteraient à Arles, un T3 avec vue sur le Rhône. Cette information l'avait troublée. Le Rhône était pour elle, jusqu'à présent, un tracé bleu sur ses cartes de géographie. Elle concevait qu'on habite en bord de mer – elle y allait bien y passer deux semaines chaque été – mais n'avais jamais vraiment imaginé qu'on puisse vivre près d'un fleuve.

Le jour de l'emménagement, elle n'avait pas fermé les yeux durant tout le trajet depuis Clermont-Ferrand. Elle attendait le fleuve. Elle avait été déçue. À Arles, en cette fin d'hiver, le Rhône était une étendue d'eau marronnasse et remuante. Les deux digues minérales qui le contenaient rappelaient à Alice un énorme corsage. Elle imaginait qu'elle voyait là la taille contrainte du cours d'eau et que, plus loin en aval, il se déhanchait largement et langoureusement. Alice était étrangère à ces corps aux belles courbes. Le sien était plat, morne, insignifiant et elle s'en accommodait parfaitement. Mais elle savait que le temps était compté : ses seins poussaient et elle aurait bientôt ses premières règles, avait prévenu Cécile. C'était terrifiant et elle ne pouvait rien y faire. Alice avait longuement regardé le fleuve depuis le balcon pendant que sa mère et les déménageurs s'activaient dans l'appartement. Le soir avait fini par tomber. Le ciel était devenu rose ou orange, on ne savait pas trop. Alice avait attendu que le soleil – lui était orange, presque rouge - disparaisse derrière les arbres, sur l'autre rive.

Le lendemain, Alice se réveilla la gorge serrée à nouveau. Elle n'avalait presque rien au petit-déjeuner, grignota au déjeuner et au dîner. Le nœud qui obstruait son œsophage la gênait. Surtout, elle savait que, sans nutriments, une plante ne pousse plus. Elle organisa sur cette base sa résistance obstinée et silencieuse à l'âge adulte. Après quelques semaines de régime, elle ressemblait à un dessin d'enfant maladroit, une bonhomme bâton. Elle traînait sagement ses

lignes droites et sa figure ronde au collège. Dans l'immobilité chaude des salles de classe, elle ne parvenait pas à rester éveillée.

Elle s'animait à dix-sept heures, quand elle rentrait chez elle en longeant le fleuve. Le printemps s'était installé. L'eau paraissait plus bleue. Elle essaye de copier le ciel, pensait Alice. Elle écoutait les mouettes et les sternes. Elle ouvrait grand les bras et résistait au vent, moins froid mais toujours aussi violent qu'à son arrivée. Elle essayait de sentir l'odeur de la mer et s'écœurait de l'odeur d'égout que dégageait l'étendue d'eau sous le pont autoroutier. Les éléments lui redonnaient vie. La lumière crue lui dessinait des contours et traçait un chemin de veines sous sa peau transparente. En les regardant, elle pensait à son sang, celui qui ne coulerait jamais entre ces jambes. Elle prenait le fleuve à témoin de sa résolution. Et elle marchait, de plus en plus longtemps, de plus en plus loin au bord du Rhône. Un mercredi après-midi, elle prit son vélo et pédala, pédala, jusqu'au bout du fleuve et de ses forces. Sa mère dû venir la chercher à Port-Saint-Louis-du-Rhône. Elle confisqua le vélo.

Depuis des mois, Cécile voyait sa fille s'effacer du monde et ne pouvait se résoudre à l'impuissance. Elle avait essayé les cris, la supplication, la douceur, le divertissement. Alice restait mutique et sans appétit. Après la fugue à vélo, Cécile hésitait à la laisser seule. Alice dû donc accompagner sa mère au marché du samedi matin. Elles remontèrent l'artère principale de la ville, bordée de deux rangées de stands. Alice était parfaitement indifférente à l'agitation qui régnait. Elle se réfugiait dans sa torpeur intérieure. Sa mère ouvrait la marche et le temps s'écoulait lentement, comme en classe, comme quand elle était loin du fleuve.

Alors qu'elles s'apprêtaient à rentrer, Alice fût saisie par une odeur iodée. Elle s'arrêta, tourna brusquement la tête. Sur leur gauche se succédaient plusieurs étals de poissonniers. Tous ses sens, d'un coup, la réveillèrent. C'était magnifique. La brillance argentée des poissons, réhaussée de nacre et de rose, soulignée de noir, le bruit feutré de la pelle métallique dans la glace et l'odeur, l'odeur surtout, de mer, de chair crue et d'inconnu. Elle regarda tous les poissons, un à un, attentivement. Le Saint-Pierre, aux gros yeux globuleux, presque effrayant. Les queues de lottes, lisses et blanches. Les rougets qui réveillaient l'étal de leur belle couleur corail. Les sardines, petites, entassées, luisantes. Son regard avide, les dévorait tous. Cécile n'avait jamais cuisiné que du colin surgelé mais acheta tout ce sur quoi sa fille avait posé les yeux. Le midi-même, Alice avalait un filet de daurade. Sa gorge s'était un peu dénouée, suffisamment pour que la chair fondante glisse vers son estomac. La faim avait surgi. Une béance de son nombril à la pointe de sa langue. Un courant irrépressible de salive noyait sa bouche, tentait de combler le trou immense et noir qu'était devenu son corps.

Pendant la sieste de sa mère, Alice sortit retrouver au bord du fleuve l'apaisement des sensations familières. Mais le grondement de ses entrailles surpassait la puissance de l'eau. L'éclat argenté des poissons fixé sur sa rétine, masquait le bleu sale et rassurant du fleuve. Alice débordait. Elle aurait aimé avoir des digues, elle aussi, pour contenir la violence du vide qui l'envahissait. Elle remonta dans l'appartement, vérifia que sa mère dormait toujours. Elle ouvrit doucement le frigo, tira le bac à légumes, saisit un paquet blanc, referma la porte. Elle s'accroupit, posa l'emballage blanc sur ces genoux et le déplia. Elle étendit ses deux paumes sur le filet froid, légèrement collant et sentit son tumulte intérieur s'apaiser. Elle referma ses doigts sur le poisson, le porta à ses lèvres et mordit dans la chair à pleine dent. Sa bouche était remplie d'élastique. Elle mastiquait à en avoir les mâchoires douloureuses. Mais, en-dedans, le grondement se calmait, le trou se comblait. Cécile n'expliquerait jamais où avait disparu le dernier filet de daurade.

Alice mangeait du poisson chaque jour désormais. À la table du dîner mais pas seulement. Le mercredi midi, Alice traversait la grande place qui séparait son collège du centre-ville pour se retrouver au milieu du marché qui bordait l'ancien rempart. Elle regardait l'étal du poissonnier, longtemps, et se délectait des possibles que lui offrait l'argent de poche roulé entre ses doigts. Elle écoutait le poissonnier conseiller les adultes à côté d'elle. Et son choix s'arrêtait sur un maquereau, un filet de bar ou de sole. Alice revenait ensuite sur ses pas, rejoignait les berges du Rhône et s'asseyait sur les bords du quai, les pieds dans le vide, pour mâcher son poisson. La faim se calmait pour quelques heures mais ce n'était pas le plus important, le plus essentiel. Chaque bouchée, patiemment déchiquetée, la rapprochait du fleuve. Elle ne scrutait plus la couleur de l'eau, n'entendait plus ni son écoulement, ni le guelement des mouettes ; c'était autre chose de plus intense et de plus fluide. Tout cela – l'eau, le ciel, les mouettes et même la puanteur vaseuse - elle l'incorporait et, peu à peu, son corps s'inscrivait dans ce paysage aquatique. Elle avait oublié depuis longtemps l'idée d'endiguer son intérieur. Elle n'aspirait qu'à se fondre dans l'air chaud et dans le vivant de l'eau remuante.

Alice avait un avant-goût de cette dissolution parfaite les week-ends où sa mère l'emmenait à la plage. Cécile ne savait pas nager. Alice restait donc des heures seule en mer. Elle s'était aperçue, un dimanche matin de juin, qu'elle pouvait passer plusieurs minutes sans remonter à la surface. Quand elle avait émergé de sa longue plongée, le maître-nageur, debout sur sa chaise d'observation, avait relâché ses jumelles, interloqué mais soulagé.

Alice avait aussi remarqué que sa vision sous-marine s'améliorait de semaine en semaine. Une fois sous l'eau, elle retirait maintenant son masque car elle voyait mieux sans. Comme au bord du fleuve, ses sensations étaient décuplées et débordaient sa conscience. Elle se sentait en rapport direct avec les éléments. Elle percevait l'eau, le sable, les poissons, les crabes et les coquillages depuis sa peau et ses narines d'abord, ses rétines et ses tympons ensuite. Sous l'eau, il n'y avait la place pour aucune réflexion, aucune pensée. Ces moments étaient si intenses qu'Alice aurait pu s'oublier et ne jamais remonter à la surface. Mais elle se forçait à limiter la durée de ses explorations en apnée et à se comporter comme les autres baigneurs autour d'elle. Elle ne voulait pas attirer l'attention. D'ailleurs, elle n'avait rien dit à Cécile car elle pressentait que sa mère – et tous les adultes avec elle - ne pourraient pas comprendre.

Alice sortait de l'eau épuisée et affamée. Elle avalait une conserve de sardines, s'allongeait sur sa serviette et Cécile l'observait s'assoupir. L'ombre du parasol ne la protégeait que jusqu'à la taille. Cécile regardait son ventre tendu, blanc et lisse, ses hanches qui commençaient timidement à se dessiner, ses jambes tendues, serrées l'une contre l'autre, dont les poils blonds retenaient encore quelques gouttelettes d'eau. Elle ne pouvait s'empêcher de penser, en scrutant ce demi corps scintillant sur le sable blond, à une queue de sirène.

L'été arriva. Cécile travaillait et Alice, qui ne s'était pas fait d'amis au collège, passait ses journées seule. Quand il faisait trop chaud, elle dormait. Le reste du temps elle se promenait le long des digues, au bord du fleuve. Parfois, en fin d'après-midi, elle s'asseyait au bout du quai, à l'emplacement où s'amarraient les bateaux de croisière. C'est de là qu'elle les vit. En face d'elle, de l'autre côté du fleuve, de petits corps d'enfants, se jetaient à l'eau, hilares, féroces, hurlants. Le Rhône ne les engloutissait pas. Les gamins passaient seulement quelques secondes sous sa surface tumultueuse et nageaient jusqu'au quai qui, à cet endroit, descendait en pente douce dans l'eau.

Un extraordinaire possible s'ouvrit. Jusqu'à présent Alice, obéissante, avait évité tout contact physique avec le fleuve. Cécile avait expliqué que le Rhône était violent, profond, dangereux. Bordé d'usines en amont, il était bien trop pollué pour que l'on puisse s'y baigner sans risque. Mais Alice voyait les gamins plonger et chaque fois qu'ils brisaient la surface de l'eau, c'était la peur d'adulte de sa mère qui volait en éclats. Elle sentit grandir en elle une rage, une soif inextinguible, une puissance de vie crue, qui bouffait tout sur son passage, ne laissait la place à rien d'autre, rien d'autre qu'à son propre désir, celui qu'elle avait nourri et contenu à la fois, pendant des mois. Elle courut jusqu'au pont, traversa, dépassa les gamins, courut encore, s'arrêta, se déshabilla sans pudeur. Elle leva une dernière fois la tête vers le soleil encore haut,

brûlant, et plongea, droite comme une allumette. Elle se glissa dans les courants du fleuve, nagea jusqu'au fond. Elle voyait tout, ressentait tout : les vibrations de l'eau, le frôlement des gardons et des silures, la caresse des herbiers. Sa gorge se dénoua enfin complètement. Son cou se creusa de part et d'autre, en deux branchies. Alice sourit : elle avait réussi sa puberté.